

## CHAPITRE III.

*Description de la Ville de Tlascala. Les Senateurs se plaignent de ce que les Espagnols marchent avec leurs armes : ils attribuent ce procédé au peu de confiance qu'on avoit en eux. Cortez les satisfait, & tâche de leur faire quitter le culte des Idoles.*

Tlascala étoit alors une Ville fort peuplée, bâtie sur quatre éminences, peu éloignées les unes des autres, qui s'étendoient du Levant au Couchant. Elles n'étoient pas d'égale grandeur; & les fortifications naturelles de leurs rochers y avoient attiré plusieurs Habitans. Ainsi ces quatre éminences, qui contenoient toutes les maisons de la Ville, formoient comme quatre citadelles, ou quartiers separez, qui avoient communication ensemble par différentes ruës bordées de murs fort épais, qui servoient de murailles à la Ville. Ces quartiers étoient gouvernez à titre de Fief, par quatre Caciques qui descendoient des premiers fondateurs, & dépendoient néanmoins du Senat, où ils assistoient ordinairement, & dont ils recevoient les ordres en ce qui regardoit l'Etat en general, comme le Senat recevoit les appellations de leurs Sujets en dernier ressort. Les maisons n'avoient qu'un mediocre exhaussement, parce qu'elles n'avoient point de second étage. Elles étoient bâties de pierre & de brique; & au lieu de couvertures de tuiles, elles avoient des terrasses, avec des corridors. Les ruës étoient étroites, & tortuës selon les differens contours de la montagne. Enfin leur architecture n'étoit pas moins bizarre que la situation de la Ville, où on avoit eu plus d'égard à la sûreté, qu'à la commodité.

La Province entiere avoit cinquante lieuës de tour; sçavoir dix de longueur de l'Orient à l'Occident, sur quatre de largeur du Nord au Sud, d'un païs inégal & montueux, & néanmoins tres fertile & bien cultivé par tout où les rochers permettoient de jouir des avantages du terrain. Il étoit borné de tous côtez

par des Provinces de l'Empire de Motezuma, hors celuy du Nord, où ses limites étoient resserrées, plutôt que bornées, par la grande Cordeliere, dont les montagnes presque inaccessibleles luy donnoient communication avec les Otomies, les Totonagues, & les autres Nations barbares qui leur étoient alliées. On y trouvoit quantité de Bourgs & de Villages fort peuplez: & cette Nation avoit dès sa jeunesse deux inclinations dominantes, la superstition & l'exercice des armes, à quoy ils s'appliquoient, & s'y rendoient tres habiles par émulation; soit que le climat leur donnât les sentimens communs à tous les Montagnards, ou que la necessité les rendît vaillans. Le Païs abondoit en maiz; & le grain répondoit si heureusement au travail des Païsans, qu'il avoit donné le nom à la Province de Tlascala, qui en leur langue signifie Terre de pain. On admiroit la diversité & l'excellent goût de ses fruits, & l'abondance du gibier & de la venaison que cette Province nourrissoit. Enfin une de ses plus grandes richesses est encore maintenant la Cochenille, dont les Peuples ne connoissoient pas l'usage jusqu'à ce qu'ils l'eussent appris des Espagnols. Je crois qu'elle a tiré son nom de cette graine appellée par les Latins *Coccus*, & qui a donné parmi nous son nom à l'Ecarlate. Cependant en ce Païs-là c'est un insecte, comme un petit ver qui naît & se mûrit, pour ainsi dire, sur les feuilles d'un arbre sauvage & épineux, qu'ils appelloient alors *Tuna sauvage*, & qu'ils preferent maintenant à ceux qui portent les fruits les plus delicats; puisqu'ils doivent leur plus grand commerce & leur richesse à la precieuse teinture de ces petits vers, qui ne cede en rien à celle que les anciens tiroient du sang de leur *Murex*, ou Pourpre, si celebre entre les precieuses couleurs, sur les manteaux de leurs Rois.

Tous ces avantages de la nature étoient balancez par de grandes incommoditez. Le voisinage des montagnes rendoit la Province sujette à des tempêtes furieuses, à des houragans terribles, & à des inondations frequentes de la riviere appellée *Zahual*, qui sans se contenter de ruiner les moissons, & d'arracher les arbres, alloit chercher les maisons jusqu'au plus haut des collines. On dit que *Zahual* en leur langue signifie Riviere galeuse, parce qu'elle donnoit cette maladie à ceux qui beuvoient de ses eaux, ou qui s'y baignoient; ce qui étoit

le second effet de la malignité de ce torrent. Le défaut de sel n'étoit pas une des moindres incommoditez de ces Peuples, puisqu'elle laissoit sans assaisonnement toutes les viandes excellentes dont cette Province abondoit. Ce n'est pas qu'ils n'en pussent tirer aisément des Pais sujets à l'Empire de Motezuma, en échange de leurs grains; mais le dégoût en leur manger leur paroissoit un moindre inconvenient, que celui d'entrer en commerce avec leurs ennemis.

Cette politique étoit pardonnable à un Peuple qui n'aimoit que la guerre: néanmoins ces remarques, & d'autres encore que les Espagnols faisoient sur la conduite de cette Nation, ne leur causoient pas moins d'inquietude que de surprise. Leur General dissimuloit ses soupçons: cependant il faisoit continuer exactement la garde en son logement; & quand il alloit à la Ville avec les Indiens, il se faisoit accompagner d'une partie de ses Soldats, qui n'oublioient jamais les armes à feu. Les Espagnols ne sortoient point aussi qu'en grosse troupe, & avec les mêmes précautions. Ils avoient bien dessein d'établir une confiance reciproque; mais d'une manière qui ne tint rien de la negligence. Cependant les Indiens, qui desiroient leur amitié sans artifice & sans affectation, se faisoient un point d'honneur affligeant pour eux, de ce que les Espagnols ne quittoient point les armes, & de ce qu'ils n'étoient pas assez convaincus de leur fidélité. Ce point fut agité dans le Senat, qui députa Magiscatzin à Cortez, afin de luy représenter: *Que ces manières qui sentoient la guerre, n'avoient pas bonne grace, en un lieu où tout étoit soumis & obeissant, & où on ne cherchoit qu'à luy plaire. Que ces gardes qu'on faisoit dans son quartier, marquoient qu'on ne s'y croioit pas en seureté; & que les Soldats qui marchent par la Ville avec leurs foudres sur l'épaule, quoyqu'ils ne fissent point de mal, offensoient plus par cette défiance, qu'ils n'auroient fait par des outrages. Il conclut qu'on devoit regarder les armes comme une charge inutile, lorsqu'elle étoit peu nécessaire, & même choquante entre des amis de bonne-foi, & desarmez. Enfin il supplia tres-humblement Cortez, de la part du Senat & de toute la Ville, qu'il fit cesser ces démonstrations & cet appareil, qui conservoient en apparence quelques marques d'une guerre mal éteinte, ou qui pour le moins étoient des signes d'une amitié pleine d'ombrages.*

Cortez repliqua: *Qu'il connoissoit la sincérité dont le Peuple de*

*Tlascala répondoit à ses bonnes intentions; & qu'il n'avoit aucun soupçon qu'ils voulussent contrevenir à une paix qu'ils avoient souhaitée si ardemment. Que l'exaltitude des gardes qu'on faisoit en son quartier, étoit conforme à l'usage de son Pais, où les Soldats vivoient toujours comme s'ils étoient à la guerre, dont ils pratiquoient tous les exercices au milieu de la paix, afin de s'accoutumer aux fatigues. Qu'ils apprenoient ainsi l'obeissance, & se faisoient une habitude de la vigilance. Que les armes faisoient partie de leurs ornemens & de leur parure; & qu'ils les portoient comme des marques honorables qui distinguoient leur profession. C'est pourquoy il demandoit aux Senateurs qu'ils s'assurassent de son amitié, & qu'ils ne s'offensassent point de ces démonstrations propres aux gens de guerre, & compatibles avec la paix entre les Peuples de sa Nation. Par ces raisons Cortez trouva moyen de satisfaire ses amis, sans negliger la sûreté: & Magiscatzin qui avoit l'ame guerriere, & qui étant jeune avoit commandé les armées de la Republique, se plut si fort à ce stile de guerre, & en trouva la fatigue si noble, qu'au lieu de continuer ses plaintes, il resolut d'introduire ces exercices & cette vigilance parmi les troupes de sa Republique; avouant qu'ils servoient à distinguer les Soldats, & à les rendre habiles en même-tems.*

Cet éclaircissement fit cesser les inquietudes des Habitans de Tlascala, qui s'attachoient tous à servir les Espagnols avec beaucoup d'affection. Tous les jours ils donnoient de nouvelles preuves de leur bonne volonté, par des regales de toutes sortes de fruits & de venaison, & même de mantes, & d'autres curiositez de peu de prix, les plus riches presens qu'on pût faire en ce Pais-là, où l'âpreté de ses montagnes ne laissoit aucune ouverture au commerce des autres Provinces, qui produisoient l'or & l'argent. La plus belle sale du logis des Espagnols fut destinée à servir de Chapelle. Ils y éleverent un Autel de plusieurs degrez: on le para de quelques Images, avec le plus de bien-seance qu'il fut possible; & tous les jours on y celebrait le saint Sacrifice de la Messe, en presence des principaux Indiens, qui y assistoient avec beaucoup d'admiration & de respect: & s'ils n'étoient pas devots, au moins prenoient-ils un soin extrême de ne point troubler la devotion des autres. Ils observoient curieusement jusqu'aux moindres ceremonies, qui avec la surprise de la nouveauté, augmentoient encore

l'estime qu'ils faisoient des Espagnols : car ils sçavoient fort bien distinguer avec veneration, les actions qui ont le caractere de la vertu, quoyqu'ils n'en sçussent ni le nom, ni l'usage, mais seulement parce qu'elle a des charmes pour les Barbares mêmes.

Un jour Magiscatzin demanda à Cortez : *Sil étoit mortel? car, disoit-il, vos actions & celles de vos Soldats paroissent surnaturelles, & ont ce caractère de bonté & de grandeur que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne comprenons pas ces ceremonies dont il semble que vous rendez hommage à une autre Divinité supérieure. L'appareil est d'un sacrifice; cependant nous n'y voyons point les victimes ni les offrandes dont on appaise les Dieux: & d'ailleurs nous sçavons qu'il ne peut y avoir de sacrifice, à moins que quelqu'un ne meure pour le salut de tous les autres.*

Cortez prit cette occasion de luy donner quelques lumieres de la verité, en satisfaisant à ses questions. Il avoua ingénument : *Que luy & tous ses Soldats étoient mortels par leur naissance.* Comme le General avoit dessein de leur découvrir les veritez infaillibles de nôtre Religion, il ne voulut pas alors tirer aucun avantage des erreurs qui les abusoient : néanmoins il ajoûta ; *Qu'étant nez sous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'esprit, de vigueur & de forces, que les autres hommes.* Ainsi, sans s'attribuer à faux titre la qualité d'immortel, il conservoit celle d'invincible. Enfin il dit à Magiscatzin : *Que non seulement ils reconnoissoient un Supérieur au Ciel, où ils adoroient le souverain Seigneur de tout l'Univers : mais qu'ils étoient encore Sujets & Vassaux du plus grand Prince de la Terre, à qui le Peuple de Tlascala obeïssoit maintenant ; puisqu'étant les freres des Espagnols, ils ne pouvoient pas s'empêcher de reconnoître le Prince dont ils étoient les Sujets.* De ce discours il passa à un autre plus essentiel : & quoyqu'il parlât avec beaucoup de chaleur contre l'Idolatrie, son bon esprit luy fournissant des raisons capables de combatre & de ruiner la multiplicité des Dieux qu'ils adoroient, & l'erreur abominable de leurs sacrifices, néanmoins quand il vint à parler des mysteres de nôtre Religion, ils luy parurent dignes d'être traitez avec plus de science & d'instruction ; & comme il sçavoit & parler & se taire à propos, il en laissa l'explication au Pere Olmedo. Ce Religieux eslaia d'amener par degrez ces Infideles à la con-

noissance

connoissance de la verité, en leur développant, avec autant de prudence que de doctrine, les principaux articles de nôtre creance, en sorte qu'il pût échauffer leur volonté, sans fatiguer leur entendement ; parce que des lumieres trop vives ébloüissent d'abord ceux qui sortent de l'obscurité. Néanmoins Magiscatzin, & ceux qui l'accompagnoient, donnerent alors peu d'esperance d'abandonner leurs erreurs. Ils disoient que le Dieu que les Espagnols adoroient étoit tres-grand, & peut-être au dessus de leurs Dieux : mais que chacun étoit le maître en son País. Que chez eux, ils avoient besoin d'un Dieu contre les foudres & les tempêtes ; d'un autre contre les deluges qui ravageoient leurs moissons ; d'un qui les assistât à la guerre ; & ainsi dans les autres necessitez : parce qu'il n'étoit pas possible qu'un seul fournît à toutes ces choses. Ils écouterent plus favorablement la proposition de se soumettre à un Seigneur temporel, puisqu'ils s'offrirent à devenir ses Vassaux. Ils demandoient s'il ne les protegeroit pas contre Motezuma, ce qui étoit l'unique motif de leur obeïssance : & en même-tems ils prioient le General avec humilité & empressement, que la conversation sur le changement de Religion ne se répandît pas hors de son quartier ; parce que si leurs Dieux venoient à l'apprendre, ils appelleroient les tempêtes, & lacheroient la bonde aux deluges des eaux, qui les détruiroient entierement. C'est ainsi que le Demon tenoit ces miserables plongez dans l'erreur, par le moïen de la crainte. Tout ce qu'on en put obtenir fut, qu'ils feroient cesser les sacrifices du sang des hommes ; parce qu'on les convainquit qu'ils étoient contraires à la loi de Nature. Ainsi on delivra les miserables captifs destinez à servir de victimes, aux jours de leurs plus grandes Fêtes : & on rompit différentes prisons, ou pour mieux dire, diverses cages, où ils les tenoient enfermez, & où ils les engraissoient, non pas tant à dessein de les présenter de meilleure grace au sacrifice, que de les rendre plus friands dans le plat.

Cortez n'étoit point satisfait de cette complaisance, & déjà il proposoit à ses Soldats d'aller mettre en pieces les Idoles, s'appuyant sur le succes qu'une pareille action avoit eu à Zempoala ; comme si c'eût été la même chose, de l'entreprendre en un lieu incomparablement plus peuplé. Son zele se trompoit en cela ; & son courage ne le desabusoit pas, si le Pere

E e

Olmedo ne l'eût ramené à la raison, en luy remontrant avec une fermeté religieuse : *Qu'il n'étoit pas sans scrupule de la violence qu'on avoit faite aux Indiens de Zempoala, parce qu'elle ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile ; & qu'une action de cette nature étoit, à proprement parler, abatre les Autels, & laisser les Idoles dans le cœur.* Il ajoûta : *Que l'entreprise de convertir ces Infideles, demandoit plus de tems & de douceur. Que ce n'étoit pas la bonne voie de leur faire connoître leurs erreurs, que de décrier la verité en les tourmentant. Qu'avant que d'introduire le culte du vrai Dieu, il falloit bannir le Demon ; & que cette guerre devoit se faire d'une autre maniere, & avec d'autres armes.* Le General se rendit à ces raisons, & à l'autorité du Pere, en moderant l'impetuofité de son zele : & depuis ce tems-là, il ne chercha qu'à gagner par la douceur la volonté des Indiens, en leur rendant la Religion aimable par les effets ; afin que la comparaison qu'ils en feroient avec leurs coûtumes, les leur fit paroître plus abominables, & qu'ils connussent par cette vûe la laideur & la difformité de ces monstres qu'ils appelloient leurs Dieux.

## CHAPITRE IV.

*Cortez dépêche les Ambassadeurs de Motezuma. Diego d'Ordaz va reconnoître le Volcan de Popocatepec ; & on prend la resolution d'aller à Cholula.*

**A**près que le General eut employé trois ou quatre jours à ces occupations, il voulut renvoyer les Ambassadeurs de Mexique, qu'il avoit retenus, afin qu'ils fussent témoins de la soumission de ces Peuples qu'ils croioient indomtables. La réponse qu'il leur fit fut courte & adroite : *Qu'ils pouvoient rapporter à Motezuma, ce qui s'étoit passé en leur presence ; les instances & les empressements des Tlascalteques à demander la paix, qu'ils avoient meritée par leurs soumissions ; l'affection & la bonne correspondance avec laquelle ils la maintenoient. Qu'ils étoient maintenant en sa disposition ; & qu'il étoit si absolu sur leurs esprits, qu'il esperoit les reduire à l'obeissance de leur Prince, puisque c'étoit*

*un des motifs de son Ambassade, entre quelques autres d'une plus grande importance, qui l'obligeoient à continuer son voiage, & à solliciter de plus près la bonté de l'Empereur, afin de meriter ensuite son agrément & ses faveurs.* Cortez les renvoia à l'heure même, avec cette réponse, & l'escorte qui leur étoit nécessaire : & ils partirent fort persuadés & tres-mal satisfaits de la resolution qu'il leur avoit témoignée. Pour luy, il se trouvoit engagé à demeurer quelques jours à Tlascala, parce que les principaux Bourgs de la Province, & les Nations alliées, vinrent luy rendre obeissance, dont il faisoit faire des actes publics en bonne forme, autorisés par le nom du Roi Charles, déjà connu & reveré entre ces Peuples, avec un caractere de sincerité en leur soumission, qui paroissoit dans le respect qu'ils luy portoient.

Un accident qui arriva en ce même-tems, surprit les Espagnols, & épouvanta les Indiens. On découvre du haut de l'éminence où la Ville de Tlascala étoit alors située, le Volcan de *Popocatepec*, au sommet d'une montagne qui en est éloignée de huit lieues, & qui s'éleve considerablement au-dessus de toutes les autres. Il en sortit alors des tourbillons de fumée, avec tant de rapidité & de force, qu'ils montoient droit en l'air durant un long espace, sans ceder à l'impetuofité des vents, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force à une certaine distance, ils se laissoient separer & répandre en divers endroits, où ils formoient des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres qu'elles entraînoient avec elles. Ces tourbillons étoient mêlez de tems en tems, de flâmes ou de globes de feu, qui sembloient se diviser en une infinité d'étincelles ; & c'étoit ou des pierres enflâmées que le Volcan lançoit en haut, ou des pieces de quelque matiere combustible, qui duroient autant que le feu y trouvoit d'aliment.

Les Indiens ne s'épouventoient pas de voir la fumée, cela ne leur étoit pas nouveau ; mais la vûe des flâmes, qui paroissoient plus rarement, les affligeoit, & leur donnoit d'extrêmes frayeurs, comme si elles eussent été des presages de quelques malheurs qui leur devoient arriver : car ils s'étoient imaginé que les étincelles, lorsqu'elles se répandoient par l'air & qu'elles ne retomboient pas dans le Volcan, étoient les ames des